

que je vais te dire. Considère que c'est par crainte de malheur que je te conseille de renoncer à cette jeune fille...

—Que veux-tu dire? dit Paul d'une voix altérée.

—Pas autre chose que ce que tu entends.

—Enfin, parle, explique-toi... A cette heure, après avoir entrevu Adrienne, après avoir vu sa mère et son grand-père, pourquoi me voudrais-tu faire renoncer à ce mariage?... Faut-il que je te rappelle que tu en as accepté l'idée avec bonheur et que tu tremblais seulement de ne le voir point réussir?... J'ai besoin de comprendre pourquoi ce retour subit et cette contradiction étrange?... Il y a là quelque chose qui m'inquiète... parce que j'y sens comme une continuation du mystère qui m'entoure. J'écoute ce que tu vas me dire et je te prie de ne me rien cacher.

Mais elle se taisait, craignant d'avoir été imprudente et d'avoir laissé soupçonner son terrible secret.

Elle se mit à rire :

—Comme tu te forges des chimères ! Quels romans vis-tu donc, en imagination ? Crois-tu qu'une démarche comme celle que nous venons de faire ne suffit pas pour que moi, qui suis vieille et qui ne vis que pour toi, je découvre bien vite que jamais Adrienne ne sera ta femme ?

—Tu m'as dit toi-même il y a deux jours et je ne répète que tes paroles : "S'il y a des obstacles, crée-toi une alliée ; si la jeune fille t'aime, elle t'aidera à triompher des obstacles."

—C'est vrai, je l'ai dit : l'espérance que j'avais de te voir heureux me rendait folle. Je ne pouvais croire que toi si beau, si fier, si intelligent, tu serais accueilli par un refus. A présent, je n'espère plus.

—Eh bien, moi, je continue d'avoir confiance. Qu'ai-je à craindre, puisque je suis aimé ?

—Pauvre enfant ! murmura Albine.

Et ils ne dirent rien de plus jusqu'à la rue du Mont-Cenis.

Paul, ayant des courses à faire, garda le fiacre et laissa Albine monter chez elle.

Elle s'y trouvait à peine qu'on frappait à la porte.

Etonnée, elle retient sa respiration. Qui donc était là ? Était-ce chez elle qu'on avait frappé ?

—Est-ce toi, Paul ?

On frappa de nouveau sans répondre.

Elle ouvrit et recula, retenant un cri de surprise, en reconnaissant Révéron.

—Vous, dit-elle, vous, ici, chez moi ?

Et elle se laissa tomber dans un fauteuil, en proie à une sorte de vertige, le front mouillé, les dents s'entrechoquant d'épouvante.

Révéron resta debout devant elle.

—Nous nous sommes reconnus, dit-il, je le vois. Et cependant nous sommes bien changés tous les deux. Je crois que la souffrance ne vous a pas épargnée, vous non plus.

—Hélas ! fit-elle, sanglotant.

—Le nom de Mirande, hier, m'avait vivement frappé, lorsque votre fils me fut présenté.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur ! disait Albine, d'une voix pareille à un souffle, et sanglotant toujours.

—Je n'eus pas le temps d'éclaircir mes soupçons, et—m'adressant aux amis de votre fils—je ne voulais pas attirer sur vous et sur leur attention par des questions imprudentes... Ainsi, c'est bien vrai, vous êtes Albine Mirande et ce jeune homme est votre enfant, l'enfant de Gaspard de Lesguilly ?

—Oui, c'est la vérité ; mais, par grâce, jamais un mot jamais une allusion devant Paul, il ignore que je suis sa mère... il me considère comme sa nourrice !

Révéron tressaillit et regarda Albine avec une pitié profonde.

—Ah ! le sacrifice a été plus grand que je ne le croyais, dit-il... cette femme a souffert plus que moi.

Et plus haut :

—Je comprends, vous craigniez d'être reconnue coupable... Vous ne pouviez avouer au fils le meurtre de son père... Et plutôt que d'encourir sa haine, vous avez préféré vous priver des joies divines, des suprêmes satisfactions de votre maternité. Ah ! je vous plains !... je vous plains sincèrement... mais comment se fait-il que votre fils soit lancé dans le monde... Comment avez-vous pu, sans ressources, lui faire donner de l'instruction ?...

Il fallut qu'elle raconta sa vie, depuis ses angoisses et ses misères du début jusqu'au jour où elle avait hérité de madame Clinchard.

Mais elle passa sous silence les fautes de Paul et la perte de leur petite fortune, consacrée toute entière à payer ses dettes.

—Et que veniez-vous faire à l'hôtel, tout à l'heure ? J'ai été si effrayé de votre rencontre que j'ai craint un malheur. Je vous ai suivis aussitôt votre départ, j'ai pris une voiture et je suis arrivé en même temps que vous. Je n'aurais pu vous retrouver sans cela, puisque j'ignorais votre adresse... quel intérêt vous amenait donc chez ma fille, votre fils et vous ?

—Hélas ! monsieur Révéron, croyez bien que j'ignorais que la marquise de Terracini et votre fille fussent la même personne... Je n'aurais pas eu le courage de me présenter devant elle...

—Enfin, ma pauvre femme, le motif de cette visite ?

—C'est encore un malheur... monsieur Révéron... un grand malheur...

—Mon Dieu ! dit le vieillard alarmé...

—Adrienne, au moins, n'est pas la fille de Gaspard ?..

—Non. L'enfant de Gaspard est mort.....

—Tant mieux, murmura Albine, c'est moins horrible, mais notre malheur n'en reste pas moins grand.....

—Continuez, dit Révéron, anxieux.

—Paul et votre petite-fille Adrienne se sont vus dans le monde.....

—Achevez !

—Et ils s'aiment. Et j'allais avec mon fils, demander pour lui, à votre fille la main d'Adrienne.

—En effet, fit Révéron, hochant la tête, c'est un malheur, un bien grand malheur. Mathilde a refusé ?

—Oui. Et s'il elle revenait sur son refus, pourrais-je accepter à mon tour ? Nous avons l'une pour l'autre, elle et moi, la même haine... Si elle me connaissait, si elle savait qui je suis, sa haine saurait m'atteindre. Je suis faible et mon crime me livre à elle... Mais nous sommes seuls, vous et moi, à partager ce secret... Croyez-